

Les vieux

Autor(en): **Barré, G. / Dalcroze, Jaques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **31 (1953)**

Heft 3

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-721687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bis vor kurzem konnte man Frau Rykart beim Zurüsten von Brennholz antreffen. Wenn sie heute ihre geliebte Säge und die Axt auch nicht mehr zur Hand nimmt, freut sie sich um so mehr an den wärmenden Strahlen der über alles geliebten Sonne. Wir wünschen ihr in der Obhut ihrer jüngsten Tochter weiterhin die Beschaulichkeit des späten Lebensabends und einmal ein friedliches Hinübergehen in ein besseres Land.

W. Müller

Les vieux.

Et c'est nous, les vieux!

Jaques-Dalcroze

Lorsque, à la fin de la guerre, nous avons voté la loi sur l'assurance vieillesse et survivants, nous avons eu le sentiment d'avoir accompli, à l'égard de nos vieux, un geste équitable et suffisant. Nous avons assuré le pain de leurs vieux jours. L'espérance qui avait si longtemps gonflé leurs cœurs était réalisée. Les conditions du début n'étaient peut-être pas très brillantes, mais elles iraient s'améliorant automatiquement et nous pouvions considérer le problème comme élégamment résolu.

Or, nous constatons aujourd'hui:

1. que la rente qui leur est servie, dépréciée par un renchérissement lent et continu de la vie, est insuffisante et qu'il est urgent de la revaloriser;
2. que les progrès de la médecine et de l'hygiène, comme aussi l'accroissement continu de la population, se traduisent par une augmentation accrue du nombre des vieux;
3. que de nombreux problèmes d'ordre psychologique et social, cachés jusqu'alors par l'urgence de la question matérielle, apparaissent au jour et réclament eux aussi une solution.

C'est sur ce dernier point que je voudrais vous soumettre aujourd'hui quelques réflexions.

Il semble bien, à l'heure actuelle, si l'on regarde attentivement les choses, que la position des vieux, au regard de la population restée laborieuse, soit de moins en moins favorable. Je vois à cela plusieurs raisons. Oh! je sais bien que la querelle des générations n'est pas chose nouvelle. La guerre des pères et des fils était un des thèmes favoris du roman et du théâtre aux environs de 1900. Mais cette guerre avait un caractère que nous avons peut-être oublié. A cette époque, le père et le fils avaient beau se quereller, ils n'en restaient pas moins dans la même logique de pensée, dans la même ligne d'existence. Le père pouvait se souvenir d'avoir eu les mêmes idées que son fils et le fils prévoir le jour où il aurait les idées de son père. Leur querelle au fond était une querelle de situations.

A vrai dire, je ne pense pas qu'elle ait aujourd'hui gagné en violence. Mais il s'y est introduit un élément d'une singulière gravité et bien caractéristique de notre temps: l'incompréhension. Je me trouvais, il y a quelque temps, à une réunion où le Dr Repond, de Lausanne — un des meilleurs psychanalystes actuels de la Suisse romande —, parlait précisément des problèmes de la vieillesse. Il y avait là une soixantaine de personnes dont l'âge oscillait autour des 70 ans, et les femmes étaient en majorité. A un moment donné, le conférencier posa à l'auditoire la question suivante:

— Qui d'entre vous comprend la jeunesse actuelle, ses goûts, ses préférences, ses amusements?

Aucune main ne se leva. Zéro absolu.

A la vérité, les personnes présentes n'étaient pas, dans leur grande majorité, ce qu'on appelle des personnes cultivées. Mais si ç'avait été le cas, et si le conférencier leur avait demandé si elles comprenaient l'art, la musique, la peinture, l'art vestimentaire des jeunes d'aujourd'hui, je ne crois pas m'avancer beaucoup en affirmant que, tout snobisme écarté, la réponse eût été tout

aussi catégoriquement négative. Les générations d'autrefois pouvaient se jalouser. Celles d'aujourd'hui ne se comprennent plus. Les vieux sont sortis de la sphère d'intérêt des jeunes.

Au fond, c'est le contraire qui serait étonnant, si l'on songe au chemin parcouru depuis un demi-siècle. „Il fallait autrefois des siècles pour faire tomber un empire, remarquait l'autre jour M. Paul Reynaud, l'ancien président du Conseil français, dans une conférence faite à l'Université des Annales, quarante ans ont suffi pour bouleverser le monde!“ Et le bouleversement psychologique et spirituel passe certainement en importance le bouleversement matériel. On comprend, après cela, que le grand historien René Grousset ait pu parler d'une „accélération de l'histoire“! Et voilà, pour nos vieux, une première cause d'isolement.

En voici une seconde: l'industrialisation à outrance. De toute évidence, la ferme est le milieu rêvé pour un développement harmonieux et complet de la famille. Là, depuis l'aïeul jusqu'au tout petit enfant, chacun trouve du travail à sa mesure. Chacun est utile, chacun est apprécié, et il y a de la place pour tout le monde. Mais en ville...

Selon des chiffres que me fournit obligeamment le directeur de l'Office municipal de compensation de l'AVS, il y avait à Bienne au 31 janvier dernier: 1850 bénéficiaires de la rente transitoire et 609 bénéficiaires de la rente ordinaire, soit au total 2459 personnes. A quoi il faut ajouter un nombre sensiblement égal de personnes affiliées à des caisses privées par les usines et les fabriques. Pour le moment, ces quelque 5000 rentes représentent pour la ville un surcroît de bien-être, car un grand nombre des bénéficiaires continuent de travailler. Mais supposez la plus légère crise. Supposez simplement que la guerre de Corée, que la guerre d'Indochine trou-

vent soudain une solution pacifique et que le calme revienne dans le monde. Voilà — et cette conjonction guerre-travail (j'allais dire cette pollution du travail par la guerre) est un des plus effarants aspects de notre temps — nos 5000 rentiers mis sans phrase sur le pavé sous le prétexte qu'ils ont passé le portail fatidique des 65 ans. Que deviendraient-ils dans nos logements exigus, rivés au trottoir et à la rue? Que deviendraient-ils dans nos cités où déjà pénètre insidieusement la conception américaine de l'évaluation du citoyen, non plus selon sa valeur humaine, mais uniquement selon son rendement d'homme-machine?

Il est remarquable cependant que ces considérations ne s'appliquent guère qu'à l'homme. La femme, sauf dans les cas assez rares où elle a dû se plier définitivement au régime de l'usine, reste indemne. Ménagère elle fut, ménagère elle reste. De ce point de vue, sa vie présente une rassurante continuité. C'est ce qui la sauve. Et ce qui prolonge sa vie souvent bien au-delà de celle de son conjoint. Le seul coup dur qu'elle redoute, c'est de voir revenir son compagnon le jour de sa retraite. Le Dr Repond nous citait à ce propos cette amusante anecdote: Comme on annonçait à une brave Vaudoise la mise à la retraite imminente de son mari: „Eh! mon Dieu! s'exclama-t-elle en levant les bras au ciel, qu'est-ce que je vais en faire? Je l'aurai toute la journée sur les bras!“ Le mari était conseiller d'Etat.

Il est encore un autre aspect de la situation actuelle des vieux que je voudrais souligner. Elle concerne spécialement ceux qui ont occupé un poste à eux confié par la collectivité: instituteurs, employés, fonctionnaires de tous ordres et de tous grades. Autrefois, ils s'acheminaient tout doucement vers le portail des 70 ans, et même un peu plus loin pour les grades tout à fait supérieurs, sans être inquiétés ni tarabustés. A mesure qu'ils s'avançaient, on s'ingéniait à diminuer et faciliter leur

tâche. Aujourd'hui, la vie si chère ne permet plus aux administrations de garder à leur service des trois-quarts ou des deux-tiers d'employés. Il faut qu'ils conservent un rendement de 100% — ou qu'ils partent. A cet égard, il semble bien que la loi sur l'AVS teinte peu à peu le terme de „vieux“ d'une acception singulièrement péjorative. Dès le portail des 65 ans passé, quel que soit par ailleurs l'état physique et intellectuel de la personne en cause — sur ce point, nous bénéficions dans l'enseignement d'un statut que nous n'apprécions peut-être pas assez — l'employé est déclaré vieux sans espoir de retour, c'est-à-dire inutile, incapable d'un travail quelconque et à charge de la communauté. Nul doute que le fossé qui le sépare désormais des générations restées actives ne s'en trouve élargi.

La nature, voyez-vous, se charge déjà suffisamment de faire entendre à l'être humain que l'heure de la retraite sonne sans que l'homme y ajoute encore par son inadvertance. Mais combien ne sommes-nous pas différents sous ce rapport! J'ai vu un comptable d'une grande administration publique „rentrer dans le civil“ le premier jour de sa retraite et qui continue à fournir à son nouveau patron des services appréciés. Mais j'ai vu aussi un vieil employé pleurer à l'heure fatale parce qu'il ne saurait pas quoi faire de son temps et qu'il redoutait d'être entraîné dans le sillage des copains qui s'étaient mis à taper le carton au café du matin au soir. Et il y a le cas tragique de ceux qui ne peuvent supporter le brusque vide de leur existence — et qui meurent au bout de quelques mois.

Pour tous ceux-là, pour tous ceux qui se sentent encore en forme et fournissent un travail satisfaisant, la société ne pourrait-elle pas adoucir la rigueur de la loi, ménager une transition nécessaire, laisser en somme — comme nous le faisons dans l'enseignement — pendant quelque temps la porte entrouverte? Les jeunes générations sont-elles donc si riches qu'elles puissent déli-

bérément renoncer au travail — non plus brillant peut-être, mais intéressant encore — des vieux de bonne volonté et leur „payer“ leur inaction?

Mais le gros problème, à n'en pas douter, c'est l'éducation des vieux du commun du peuple, de ceux qu'on voit désœuvrés, errant sans but dans les rues et sur nos places, assis sur les bancs de nos promenades publiques, tristes et recouverts comme d'une chape d'ennui. Comme le dit le Dr Repond, ils ont peu à peu perdu presque toutes leurs fixations affectives. Qui aimeraient-ils encore? Leurs enfants, partis au loin, n'écrivent plus que rarement. Leurs amis ont disparu. Ils sont seuls, de plus en plus. La maladie, sournoisement, désagrège leur corps. Leur vie affective, jadis si riche, s'est recroquevillée. Même ce vieil instinct de défense, un des plus vieux moteurs de l'humanité, s'émousse et s'effrite. Ils vont sombrer dans l'isolement et le pessimisme. Quelques-uns même descendront jusqu'à cette triste fin végétative, la pire déchéance de l'être humain. Leur rendre confiance en eux-mêmes, alors qu'il en est encore temps, leur montrer qu'ils peuvent encore être utiles — car, pour beaucoup d'entre eux, au début, cette incapacité dont ils se plaignent n'est qu'une forme d'autosuggestion — leur déceler un intérêt à la vie, éduquer en somme leur vieillesse, c'est un devoir indispensable et un complément désormais nécessaire à la modeste rente de l'AVS. Déjà, il y a des initiatives heureuses. A Bienne, les cheminots retraités ont fondé un „Chœur des pensionnés“ qui groupe une cinquantaine de membres. Et vous pensez s'ils sont fidèles! Dans le Pays de Vaud, un retraité qui s'était mis, par désœuvrement, à chasser une espèce assez rare de papillons, a découvert au Tessin, par le hasard d'un journal, un autre retraité qui a la même marotte que lui. Et voilà nos deux collectionneurs qui s'écrivent, qui se passionnent, qui échangent leurs trouvailles. Ils sont sauvés.

Mais il faut davantage. Il faut que chacun soit averti que c'est une lourde erreur que d'arriver à l'âge fatal sans y avoir songé, sans avoir soigneusement préparé cette vie nouvelle. Chez nous, dans le corps enseignant, la retraite est depuis longtemps entrée dans nos mœurs et je pense que personne d'entre nous ne commet plus la faute d'aborder le perfide fossé sans avoir réfléchi aux moyens de le franchir. Mais autour de nous, que d'imprévoyances, que d'erreurs, que de fatales négligences! Ici, le champ d'action de l'éducateur est immense. Songez qu'il s'agit de persuader des tas de gens pressés, harassés, bousculés, saturés d'ennuis et de tracas, qu'il leur faut penser à leur vieillesse et la préparer.

Je vais même plus loin. Avec le Dr Bersot, je pense qu'il s'agit non seulement de préparer la vieillesse, mais de la faire reculer. Car on peut, si on le veut, nous disait cet éminent praticien, par un entraînement bien compris, rester longtemps relativement jeune, de corps et d'esprit. Mais il faut s'y prendre assez tôt, dès l'âge de 40 ans, précisait-il. Des exercices physiques simples et réguliers, des lectures ou des études bien déterminées et suivies gardent le corps et l'esprit libres et dispos. C'est tout un programme. Mais allez donc persuader des hommes de quarante ou cinquante ans (dernier délai!) de la nécessité d'y réfléchir et d'y consacrer chaque jour quelques instants! Pourtant, il le faut. Il faut que peu à peu la vérité pénètre dans la foule affairée. Le bénéfice d'une vieillesse, sinon heureuse, du moins supportable pour tous, est à ce prix.

G. Barré

Reproduit de „L'école Bernoise“ No 2 du 11 avril 1953

Les hommes prennent bien soin de la jeunesse qui appliquera son cachet à l'avenir inconnu; pourquoi ne rendraient-ils pas justice à la vieillesse qui a formé le présent, la base de leur existence? J. R.